

A photograph of a person walking away from the camera through a narrow, dimly lit tunnel. The tunnel walls are rough and textured, and the floor is also rough. A single light source on the left wall illuminates the scene, creating a strong silhouette of the person. The overall atmosphere is dark and mysterious.

ALEXANDRA SCHWARTZBROD

# LES FANTÔMES DE GAZA



# **LES FANTÔMES DE GAZA**



ALEXANDRA SCHWARTZBROD

LES  
FANTÔMES  
DE GAZA

LA  
MANUF

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue  
et être tenu informé de nos publications,  
envoyez vos coordonnées en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

[contact@lamanufacturedelivres.com](mailto:contact@lamanufacturedelivres.com)

[www.lamanufacturedelivres.com](http://www.lamanufacturedelivres.com)

ISBN 9782385533847

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Pour Eléonore et Kal,  
à vous, désormais, d'écrire la suite.



Sa trachée brûle, une giclée de salive amère lui retourne le cœur. Il connaît ses limites et il n'en est pas loin : bientôt il manquera d'oxygène, sa vue se brouillera. Quelques secondes, il suffirait de quelques secondes pour qu'il reprenne son souffle, mais impossible de relâcher l'effort. Dans son dos, les pas se rapprochent, un bruit sourd, régulier, l'homme a de l'endurance, il connaît les lieux, il est mieux préparé. Un militaire ? Un flic ? Un gars des services secrets ? Pas le temps d'y réfléchir. Eli Bishara se maudit d'avoir renoncé au sport, il se sent lourd, pataud, épais, et ce tunnel qui n'en finit pas. Un élanement le long de son mollet droit lui arrache un gémissement. Une crampe. Il continue. Pas le choix. « *La douleur, on s'en fout*, lui disait son entraîneur à l'école de police, *il suffit d'imaginer qu'elle est enveloppée dans un paquet bien ficelé que tu vas jeter au fond d'un puits.* »

Depuis combien de temps court-il ? Il serait bien incapable de le dire. Trente minutes ? Une heure ? Trois heures ? Il se souvient juste que la nuit tombait. Il sortait du mobile home qui faisait office de bar et s'appêtait à gagner la caravane qu'on lui avait attribuée,

oui, la caravane, Gaza manquait de lieux sûrs, et il avait fallu y remédier. Même les bâtiments épargnés par les missiles étaient trop branlants ; leurs fondations fragilisées par les secousses répétées des bombardements, ils pouvaient s’effondrer d’un moment à l’autre. Alors, le temps que les bulldozers aient tout aplani et que les bétonneuses entrent en action, les autorités israéliennes avaient organisé un campement le long de l’avenue Al Rashid, sur le bord de mer, là où autrefois humanitaires et journalistes se régalaient de la *zebdiya*<sup>1</sup> de crevettes à la tomate du vieil Abou Hassira avant de fumer une dernière chicha sur la terrasse au son mêlé de l’oud et des vaguelettes venant mourir sur le sable.

Il fallait un laissez-passer pour pénétrer la zone-vie — insensé d’avoir donné un tel nom à cet endroit alors qu’ils piétinaient à longueur de journée des ossements devenus poussières —, sa carte de flic avait fait l’affaire. Chaque nuit ou presque, des bagarres dues à l’alcool et à l’enfermement se terminaient dans le sang. Les deux hôpitaux de campagne montés en catastrophe ne désemplissaient pas. C’est qu’ils commençaient à être nombreux dans le périmètre, entre les entrepreneurs israéliens et américains, les fournisseurs arabes, les ouvriers pakistanais et thaï qui arrivaient par cars entiers ; et les soirées étaient longues. Certains avaient bien suggéré d’introduire des filles dans l’enclave pour permettre aux gars de décompresser — et pourquoi pas sur un bateau au

---

1. Ragoût cuit dans un pot de terre.

large comme l'avaient fait les Américains durant la première guerre du Golfe — mais mieux valait ne pas provoquer la colère des religieux. Ils n'avaient plus la même influence qu'autrefois, Dieu avait été supplanté par le fric, mais tout de même, il ne fallait pas trop les chercher, ils représentaient encore un pouvoir de nuisance. Alors, quand la lune commençait à monter haut dans le ciel, le seul recours pour oublier les fantômes qui hantaient les lieux était l'alcool. Et la présence des flics devenait vitale.

Les pas se rapprochent, il sent presque physiquement la rage du type dans son dos, sa sueur, sa détermination, il doit trouver un moyen de prendre de l'avance, mais comment ? Ses jambes ne le portent plus, son souffle n'est qu'un long sifflement qui l'empêche de se fondre dans l'obscurité. Eli Bishara donnerait cher pour savoir qui le pourchasse. Ils se valent tous. Ils se ressemblent tous. La zone n'est plus qu'une armée d'hommes prêts à en découdre avec le voisin, l'ennemi, l'ami, le cousin. Chacun pour sa gueule, le collectif ne se recrée plus que dans l'alcool, la religion ou le business. Il a parfois l'impression d'avoir fait un saut dans le temps, au cœur de ce Far West où le moindre froncement de sourcil pouvait vous coûter une balle dans la tête à la sortie du saloon.

Les parois se rapprochent, il colle ses bras au corps ; impossible de les écarter, le goulet est trop étroit. Une angoisse folle l'envahit : et si le chemin s'arrêtait là ? S'il s'était engagé dans une voie sans issue ? Il tente de réguler sa respiration comme Ana le lui a appris, mais l'angoisse est telle que le résultat est pire ; il

suffoque. C'est alors qu'il aperçoit une porte, puis une deuxième et une troisième. Un traquenard ? Il n'a plus le choix, son corps peine à se faufiler entre les parois suintantes, il risque de rester bloqué, à la merci du gars qui le course. Mais laquelle pousser ? Un soldat israélien intervenu à Gaza au plus fort de la guerre contre le Hamas lui avait raconté les différents pièges mis en place par les hommes du mouvement islamiste. Les trois portes en font partie. L'une d'elles permet de relier un tunnel, les deux autres donnent sur des murs au bout de cinquante mètres. S'il rate la bonne, il est mort. Et il a un quart de seconde pour se décider.

C'est un mot de son lointain cousin Ahmed qui l'avait alerté. Cinq ans qu'il n'avait plus de nouvelles. Il le croyait enfoui sous les décombres de sa maison de Khan Younès, lui et toute sa famille, comme des dizaines de milliers de Palestiniens pulvérisés par les bombes israéliennes. Et puis un matin, jour de marché à Jaffa, il faisait la queue chez Abu Shukri pour acheter un cornet de falafels quand un môme l'avait bousculé et s'était rattrapé à sa main avant de déguerpir. Au moment où il s'apprêtait à lui envoyer une bordée d'injures, il avait senti un bout de papier glissé entre ses doigts. Méfiant, il avait attendu d'avoir quitté la foule pour y regarder de plus près. C'était un message rédigé d'une écriture hésitante à l'encre rouge. *« Une opération énorme se prépare à Gaza, toi seul peux l'arrêter. Ils sont redevenus plus forts que jamais. Rendez-vous dans la zone-vie. »* Accoudé à un parapet en bord de mer, là où autrefois on servait aux touristes du poisson grillé sur des tonneaux, Eli avait longtemps

laissé traîner son regard sur la Méditerranée. La vue était la même à Gaza, à une centaine de kilomètres de là, et pourtant tout était différent. Là-bas, les vagues mêmes pouaient la mort. Et la merde. Les canalisations avaient été détruites par Tsahal, il n'y avait plus de tout-à-l'égout ni d'eau courante. Tous les déchets filaient dans la mer qui, par endroits, prenait une teinte marronâtre, les poissons se régalaient. Une fois dans votre assiette, ils avaient un tel goût qu'il était impossible d'en avaler une bouchée. On ne pouvait même plus se rabattre sur la pêche.

Eli Bishara avait été tenté d'allumer une de ces clopes artisanales qu'il achetait autrefois par paquets de dix à un type qui les acheminait de Chypre, mais il s'était retenu. Pas le moment. Qui donc était redevenu plus fort que jamais ? Les hommes du Hamas ? Les milices palestiniennes armées par Israël pour affaiblir le Hamas ? Les Israéliens ? Comment lui, Palestinien d'Israël et flic sur la touche, pouvait-il prétendre empêcher une bande de fous furieux, quels qu'ils soient, d'embraser de nouveau la région ?

La deuxième porte. Celle que l'on ne choisit jamais, car trop évidente. Il n'a même pas réfléchi, s'est instinctivement précipité sur elle. Elle résiste à peine, s'ouvre dans un grincement, et il sent le sol se dérober sous ses pieds. Il tente de se raccrocher aux parois, mais ses mains patinent, impossible de trouver le moindre appui. Il tombe lourdement et entame en jurant une longue glissade sur les fesses. Un cauchemar, c'est un cauchemar ; il va se réveiller dans son appartement de Jaffa, bercé par le brouhaha montant du

shouk HaPishpeshim, le marché aux puces, où Ana aime glaner meubles et objets fabriqués à la main par les pionniers. Mais non, ses doigts écorchés lui font mal, ce tunnel en pente est bien réel, et lui, Eli Bishara, est en train de chuter dans les tréfonds de la terre.

Elle vient de piler net. Dans la vitrine d'une boulangerie, Ana Güler a cru apercevoir le reflet de son oncle. Un vieil homme aux cheveux blancs, légèrement courbé, l'allure altière malgré la raideur, a saisi un tas de pitas tout juste sorties du four. Il se brûle les doigts, lâche son achat qui tombe à terre. Il se penche pour l'attraper, mais le sol est si loin quand on a quatre-vingt-dix ans ! Un même se précipite, ramasse le paquet que le vieil homme récupère en échange d'un sachet de *bambas*<sup>1</sup> qu'il vient d'attraper sur le comptoir. L'autre court montrer son trésor à ses cousins qui attendent devant la devanture. Le vieux se tourne enfin, et elle soupire. Ce n'est pas son oncle, elle le pressentait, mais, depuis le 7 octobre, il lui manque tellement qu'elle croit le reconnaître dans chaque vieillard aux cheveux blancs. Comment Zeev Kilmann aurait-il réagi à l'attaque du Hamas et aux bombardements israéliens sur Gaza, lui qui avait consacré la moitié de sa vie à tenter de bâtir la paix entre Israéliens et Palestiniens ? Que lui aurait-il conseillé ?

---

1. Sorte de chips.

Ces questions la hantent. L'autre jour, sur la tayelet<sup>1</sup>, une silhouette l'avait aimantée, même allure, même pantalon qui tirebouchonne, même pas précautionneux. Elle l'avait suivie de l'ambassade de France jusqu'à Jaffa. Ana était devenue si dure, si renfermée que ces instants dans le sillage d'un fantôme avaient tendance à l'attendrir. Eli lui en avait fait la réflexion quand elle avait regagné ce jour-là leur appartement. Son visage devait être éclairé par une imperceptible lueur qu'il avait aussitôt reconnue.

– Tu as fait une rencontre ?

– Oui, enfin non, mais oui, presque...

Il était en train de couper de l'ail et des poivrons rouges, le coin d'un torchon glissé dans la poche de son jean comme il aimait le faire, ça lui donnait l'impression d'être un pro. Il s'était redressé, l'avait regardée longuement, elle, dans l'embrasure de la porte, ses cheveux roux collés au front par la sueur, l'air si démuni, qu'il avait posé le couteau, essuyé ses mains au torchon et s'était approché d'elle. « *Tu l'as vu encore ?* ». Elle avait confirmé de la tête, les larmes au bord des yeux, il avait effleuré son cou de ses mains, posé ses deux pouces sur sa bouche, elle avait failli se dégager, lui dire qu'il puait l'ail, mais elle avait tant besoin de réconfort qu'elle s'était abandonnée, pour la première fois depuis longtemps.

Le lendemain, Eli recevait le message de son cousin.

Le surlendemain, il se faisait enrôler à Gaza dans les forces supplétives de la police. Sa mission : surveiller

---

1. Promenade qui longe la plage de Tel-Aviv à Jaffa.

la sécurité de la zone-vie.

Elle l'avait supplié de ne pas y aller. Gaza lui avait déjà pris Shirin, c'était bien suffisant. Ana ne voulait plus entendre parler des territoires palestiniens, Cisjordanie ou Gaza c'était égal. Elle faisait partie de ces Israéliens qui avaient cru à la paix, qui s'étaient engagés auprès des habitants de Gaza, et que le 7 Octobre avait fracassés. Du jour au lendemain, elle s'était ralliée aux discours des autorités israéliennes, ceux-là mêmes qu'elle avait dénigrés des décennies durant : on ne pouvait pas faire confiance aux Palestiniens, ils n'étaient bons qu'à vous séduire avec de belles paroles pour mieux vous détruire ensuite.

Ils niaient l'existence d'Israël.

C'était eux ou nous.

Et elle avait choisi.

Eli avait refusé de l'écouter.

– C'est moi que tu insultes quand tu dis de telles insanités ! Je te rappelle que je suis autant palestinien qu'israélien...

Elle avait émis un ricanement qu'il ne lui avait jamais entendu.

– Laisse-moi rire, tu es devenu un vrai Israélien, tu serais bien incapable d'aller vivre dans un État palestinien s'il voyait le jour, je me trompe ?

Il avait haussé les épaules.

– Cette perspective est si irréaliste que je ne peux même pas l'envisager. Je suis comme saint Thomas, j'ai besoin de toucher pour croire. Tant qu'il n'y a pas d'État palestinien, avec un dirigeant digne de ce nom, comment veux-tu que je puisse y penser sérieusement ?

On nous a tant de fois baladés...

Elle s'était détournée, ils n'avaient plus la même vision de l'avenir, ils ne partageaient plus rien.

C'était peut-être sa faute s'il s'était jeté dans le piège de Gaza.

L'atterrissage est brutal. Il se cogne contre un mur, sa tête le lance, sa peau le brûle, son pantalon est râpé, il sent le froid de la terre à travers les filaments du tissu. Il se lève, ou tente de se lever, mais le tunnel est trop étroit ; impossible de s'y tenir debout. Alors il se courbe et s'engage dans le boyau en marchant à petits pas, visage tourné vers le sol.

Il sortait du mobile home, donc, il avait bu deux bières, des Taybeh, Ana ne pourra plus dire que les Palestiniens ratent tout ce qu'ils entreprennent, tiens, la Taybeh, voilà une sacrée aventure, on en trouvait partout en Europe jusqu'à peu, *produced in Palestine*, la classe. Et puis les colons avaient repris la Cisjordanie, mis la main sur la brasserie et, allez savoir pourquoi, le goût avait changé, ce n'était plus celui de la Palestine.

Eli se dirigeait vers la caravane qu'on lui avait attribuée, qu'il partageait avec un autre flic palestinien d'Israël (pas question de mélanger les origines, un Palestinien restait un Palestinien, même israélien) quand un homme avait fondu sur lui et entouré ses épaules de son bras, murmurant dans un mélange d'hébreu et d'arabe : « *Baisse la tête, mets ces lunettes,*

*on doit croire que nous sommes saouls et que nous nous soutenons mutuellement* ». Il ne voyait plus rien, les lunettes étaient opaques, l'autre l'orientait fermement par une simple pression de la main sur son bras. Il ne saurait dire si le trajet avait duré dix ou trente minutes — allez, peut-être vingt. Il avait soudain entendu un bruit de plaque en fonte que l'on déplace, cela semblait lourd ; l'homme ahanait, pestait. « *Glisse-toi là-dedans, vite, fais attention, tiens-toi aux barreaux, ça descend profond. Après, tu continues tout droit.* » Il n'avait pas eu le temps d'en demander davantage, Eli avait entendu la plaque en fonte bouger de nouveau et l'écho rebondir entre les parois du tunnel, puis plus rien. Le silence. Un silence lourd, humide, effrayant. Il était resté cramponné de longues minutes au barreau de l'échelle sans savoir à quelle profondeur se trouvait le sol. Et s'il voulait sortir d'ici, comment faire ?

Il avait passé en revue les différentes parties de sa vie, Nazareth, Jérusalem, Tel-Aviv, l'ascension des religieux et des colons, les ratonnades et les attentats, le visage d'Ana quand il l'avait découverte sur son lit d'hôpital, leur passion, leurs déchirements, leurs retrouvailles, le 7 Octobre, leur éloignement de nouveau, est-il possible d'aimer dans un pays sous perpétuelle tension quand on ne vient pas du même monde ? Il y a quelques années, cette interrogation l'aurait fait rire. Aujourd'hui il ne sait plus, juste que la haine, ici, s'infiltré dans tous les interstices.

Le tunnel s'enfonce dans la terre, il va finir par sortir de l'autre côté de la planète. C'est où l'autre côté ? Il

repense à la mappemonde trônant sur son bureau d'adolescent, elle l'avait suivi durant toutes ses études avant de disparaître au cours d'un déménagement, un vrai déchirement. Il n'avait pu s'empêcher d'y voir un signe. comme si l'univers, soudain, se fermait à lui. C'était une petite boule aux couleurs passées qui grinçait quand il la faisait tourner, il l'avait trouvée au shouk HaPishpeshim, on ne discernait pas les noms des pays tant elle était recouverte d'une épaisse couche de crasse. Il s'était demandé qui avait bien pu laisser faire une chose pareille, mais cela ne l'avait pas arrêté, il avait frotté, frotté comme s'il s'agissait d'une lampe d'Aladin dont le génie ne parvenait plus à sortir. Et il était fier quand il l'avait posée sur son bureau, étincelante, les océans inondant de bleu les terres morcelées qu'il s'était juré de découvrir une à une.

Ce rêve lui paraît si loin. Le monde s'est recroquevillé sur lui-même depuis lors, il ne verra sans doute jamais les maisons colorées de Carthagène ni les porteurs d'eau d'Hanoï.

Enfin un replat.

Elle marche. Depuis le 7 octobre elle n'a jamais autant marché, comme si ce mouvement pouvait être un antidote à l'attente insupportable des otages, cet immobilisme qui l'avait rongée jour après jour, lui faisant oublier ses rêves de paix et de fraternité. Non, il n'y avait plus d'entente possible entre les deux peuples après un massacre pareil ; elle en était convaincue, mais elle le gardait pour elle. Le formuler tout haut aurait marqué la fin de son histoire d'amour avec Eli. Et elle ne pouvait s'y résoudre, il était sa vie, son socle, sa principale réussite. Si elle le perdait, elle perdait tout.

Une petite voix, au fond d'elle, lui murmurait qu'une vie commune était donc possible entre Israéliens et Palestiniens, mais elle refusait de l'entendre. Elle et lui, c'était particulier. Aucune règle ne pouvait en être tirée.

Elle marche vers la place des Otages. Kikar Ha'Hatufim. Jusqu'au 7 Octobre, ce n'était qu'un simple parvis devant le musée des Beaux-Arts. Et puis, en quelques jours, il était devenu le lieu de rassemblement de tous les endeuillés, les orphelins, les familles des otages morts ou vivants qui espéraient peser là sur l'armée, dont le siège était à deux pas. Des familles

elles-mêmes otages de leur chagrin, et pire encore, de l'incertitude. Sans nouvelles d'un enfant, d'un mari, d'un frère, d'un père, d'une sœur ou d'une mère : une torture de chaque seconde.

Les places de Tel-Aviv allaient bientôt refléter l'histoire tragique du pays. À quelques centaines de mètres se trouvait la place Rabin, du nom du Premier ministre assassiné là par un extrémiste juif, un de ces dingues prêts à tout pour empêcher le pays de conclure la paix avec les Palestiniens. Rabin avait été tué sur la place des Rois d'Israël, Kikar Malkhey Yisrael, cela ne s'inventait pas, il s'était senti roi l'espace d'une poignée de secondes de bonheur fou quand il avait été acclamé par la foule ce soir-là. « *Les plus beaux instants de ma vie* » avait-il murmuré à l'oreille de Shimon Pérès quelques minutes avant d'être assassiné. Combien de places allaient encore changer de nom sous la pression des événements ? Ana préférait ne pas l'imaginer. L'histoire du pays était courte, moins de cent ans, et elle était déjà émaillée d'un trop grand nombre de tragédies.

Elle venait juste de lire le journal de jeunesse de Gershom Scholem, ce spécialiste de la mystique juive qui avait contribué à fonder l'université hébraïque de Jérusalem en 1925. Que penserait-il de la situation actuelle, lui qui abhorrait le nationalisme belliciste ? « *Nous voulons révolutionner le sionisme et prêcher l'anarchisme, qui est absence de domination, écrivait-il. Partir en campagne contre tous les autocrates et autres canailles imbéciles !* » Qu'aurait-il écrit devant le champ de ruines qu'était devenue Gaza et ces cars bondés

qui avaient emmené les Palestiniens loin de chez eux à tout jamais ?

Des effluves de café s'échappent des échoppes, et aussi le fumet du zaatar<sup>1</sup> fondu dans l'huile d'olive sur un pain pita. Voilà bien une odeur et un goût qui réunissent Israéliens et Palestiniens, et ce n'est pas le seul. Elle repense à ces années passées à Jérusalem, sans doute les plus belles, quand elle filait dans la ville juive acheter des bagels croustillant sous les graines de sésame et se précipitait dans la ville arabe, à l'heure du déjeuner, pour acheter des pitas au zaatar qu'elle dégustait avec quelques olives sur les marches de l'agora face à la Porte de Damas. Elle pouvait rester des heures ainsi à regarder et écouter l'agitation des marchands installés au pied des deux tours. Jouets en plastique, nèfles, amandes, colifichets... En fonction des saisons, on y trouvait de tout pour trois fois rien. « *Hachara shekels* », criaient les petits Palestiniens en traînant sur la première syllabe du mot *shekels*. Elle les entend comme si c'était hier, et soudain ce monde-là lui manque terriblement : à Jérusalem, la vieille ville arabe n'est plus que l'ombre d'elle-même, un décor en carton-pâte pour touristes en mal d'exotisme, et ce monde-là n'est pas le sien. Il ne sera jamais le sien.

---

1. Mélange d'herbes du Moyen-Orient à partir de thym, sésame et sumac.

Soudain le couloir s'élargit, il fait moins sombre. Eli Bishara réalise que, depuis son entrée dans le tunnel, il n'a jamais manqué de lumière. Même au plus profond de la terre, la lumière lui permet de discerner jusqu'à un mètre au-delà de ses pieds. Les installations électriques souterraines sont donc intactes. Et le soutènement tient. Les parois ne semblent pas avoir souffert des bombardements incessants de l'enclave par l'armée israélienne. Comment est-ce possible ? Il pensait que Tsahal avait tout détruit, c'est ce que les communiqués officiels clamaient avec force roulements de tambour. Le Hamas a été défait à 90 %, affirmaient les experts militaires. Les journalistes avaient même été entraînés dans les tunnels, ou ce qu'il en restait, pour mesurer par eux-mêmes l'ampleur des destructions. On leur avait montré les pièces secrètes où subsistaient des appareils de télécommunication sommaires, des manuels de combat, des lits superposés et parfois même médicalisés, on disait qu'un des frères Sinwar, chef militaire du Hamas, y avait été soigné pendant des mois à l'abri des bombardements.

On ne leur avait donc pas tout montré.

Eli songe souvent à ces jeunes Palestiniens qui avaient franchi le mur de sécurité le 7 octobre pour se retrouver en Israël et se transformer en bêtes furieuses, en « *monstres plutôt* », dit Ana avec une haine qu'il ne lui a jamais connue. Pour lui, ils étaient dopés au Captagon, cette amphétamine présente en quantité dans le monde arabe avant que le régime de Bachar al-Assad, son principal pourvoyeur, ne s'effondre. Comment, autrement, expliquer que ces hommes-là aient commis de telles atrocités sur des familles entières ? La haine et le besoin de vengeance ne suffisent pas à l'expliquer, du moins Eli ne peut le concevoir ; leur désinhibition ne peut provenir que d'une substance chimique. En quelques heures, il avait vu ce jour-là s'évanouir tous ses rêves de coexistence pacifique entre Juifs et Arabes, toute une vie d'efforts pour rapprocher ses deux identités, la palestinienne et l'israélienne, les deux moitiés de lui-même se livrant depuis lors une lutte sans merci.

Certains jours, il se réveille avec les vers du poète palestinien Samih al-Qâssim côtoyé à Nazareth au cours de ses études secondaires : « (...) *Tu éteindras peut-être toute lumière dans ma vie / Tu me priveras peut-être de toute tendresse de ma mère / Tu falsifieras peut-être mon histoire / Tu mettras peut-être des masques pour tromper mes amis / Tu élèveras peut-être autour de moi des murs et des murs / Tu me crucifieras peut-être un jour devant des spectacles indignes / Ô ennemi du soleil / Je jure que je ne marchanderai pas / Et jusqu'à la dernière pulsation de mes veines / Je résisterai.* » D'autres matins, il ouvre les yeux et ne

songe qu'à gommer toute appartenance au peuple de Palestine : celui-ci est trop faible, désorganisé, infoutu de se trouver un chef digne de ce nom ou de sentir le bon moment pour amorcer et négocier un accord de paix.

Si l'on demande à n'importe quel citoyen du monde de citer le nom d'une grande figure intellectuelle palestinienne, qui peut-il citer ? Mahmoud Darwich, Edward Saïd ? C'était le monde d'avant. Qui, aujourd'hui ? Personne n'incarne le peuple palestinien, or une guerre d'indépendance a besoin d'une incarnation. Les Noirs d'Afrique du Sud seraient toujours enfermés dans des bantoustans, si Nelson Mandela n'avait su symboliser leur combat avec tant de courage et de panache.

Le bruit des pas derrière lui s'est estompé. Aurait-il semé celui qui le pourchasse ? Depuis le temps qu'il marche, qu'il court, qu'il glisse, il ne sait plus où il est, ni à combien de mètres sous terre. Et voilà que le chemin remonte, il doit avancer mains sur les cuisses pour calmer ses muscles qui se tendent, il ne peut se permettre la moindre crampe, s'il est coursé de nouveau il doit pouvoir courir, pas question de ne plus jamais revoir la lumière, ni le beau visage d'Ana, cette pensée le glace.

Et d'ailleurs il a froid, l'humidité a fini par le pénétrer jusqu'aux os. Comment les hommes du Hamas ont-ils pu subsister si longtemps dans ces tunnels ? Et les otages ? Il n'y séjourne que depuis quelques heures et il se sent déjà dépérir comme si sa force vitale s'évaporait.

Un obstacle contre son pied droit, et il trébuche. Il tente de se raccrocher aux parois, mais ses mains glissent, et il tombe en jurant. Son genou gauche a cogné contre une pierre, une douleur fulgurante l'a traversé de part en part, pourvu qu'il n'ait rien de cassé, il ne pourrait plus s'en sortir et il ne veut pas finir là, dans les boyaux de la terre, ses restes mêlés à ceux des hommes du Hamas. Non, il vaut mieux que ça.

Il se redresse, jette un œil à cette pierre qui l'a stoppé dans sa course et manque défaillir.

Ce n'est pas une pierre.

Mais un corps.

Un homme brun dans un pantalon de toile gris et un tee-shirt noir, une mare de sang sous le crâne ouvert. Il pourrait être israélien, palestinien ou européen.

Eli Bishara a vu des cadavres dans sa vie, impossible d'y échapper quand on est flic. Il ne s'est jamais habitué à cette impression d'abandon, de glaciale solitude que dégage un mort, passé en un millième de seconde d'être humain à objet inerte, vide de pensées et d'émotions, là où une heure plus tôt bouillonnaient rêves et souvenirs. Celui-ci était un homme, et d'ailleurs que ferait ici une femme ? Les brigades du Hamas n'intègrent que des hommes, là où l'armée israélienne compte quasi deux femmes pour dix soldats. Il n'a jamais compris pourquoi les armées ne sont pas davantage féminisées. Est-ce pour protéger la possibilité de reproduire l'espèce humaine ? À regarder autour de lui, il se demande si c'est bien utile...

## De la même autrice

### DOCUMENTS

*Dassault, le dernier round*

Olivier Orban, 1991

*Le Président qui n'aimait pas la guerre*

Plon, 1995

*L'Acrobate*

Le Seuil, 1998, avec Vincent Nouzille

*Jérusalem*

Tertium, 2008

*Les Pins de Rechmaya*

Arthaud, 2026, avec Fouad Elkoury

### ROMANS

*Koutchouk*

Denoël, 2000

*Balagan*

Stock, 2003, prix SNCF du polar

Rivages noir, 2021

*Petite mort*

Stock, 2005

*La Cuve du diable*

Stock, 2007

*Adieu Jérusalem*  
Stock, 2010,  
Grand Prix de littérature policière;  
Rivages noir, 2021

*Le Songe d'Ariel*  
Gallimard, 2012

*Les Lumières de Tel-Aviv*  
Rivages, 2020 ;  
Rivages noir, 2021

RÉCIT AUTOBIOGRAPHIQUE

*Éclats*  
Mercure de France, 2024

ILS ONT COLLABORÉ À CE LIVRE:

PIERRE FOURNIAUD  
DIRECTION ÉDITORIALE ET COORDINATION

ÉDITH NOUBLANCHE  
CORRECTION

FABRICE AMIC  
RELECTURE

BRUNO RINGEVAL  
COMPOSITION

YVAN CARDONA  
IMPRESSION

COMMUNICATION ET COMMERCIAL  
ALICE MARTIN

AGENCE TRAMES  
RELATIONS PRESSE ET CESSIONS DE DROITS

LES ÉQUIPES DU CDE ET DE LA SODIS  
DIFFUSION ET DISTRIBUTION

LES LIBRAIRES  
COMMERCIALISATION ET PROMOTION

DÉPÔT LÉGAL : SEPTEMBRE 2026  
IMPRIMÉ EN FRANCE